

Je lui expliquai qu'au besoin je parlais l'américain, mais qu'un grand nombre de Canadiens parlaient le français, pour la bonne raison que leurs ancêtres étaient venus de France.

Il parut convaincu, mais évidemment il ne l'était pas. Car le lendemain matin, au moment où j'allais partir, il vint me trouver de nouveau.

— Monsieur, me dit-il, voulez-vous me permettre de vous présenter à ma femme et à mes filles?

— Volontiers, lui répondis-je, pourvu que ça ne soit pas long.

Il m'entraîna à la cuisine où madame et ses filles étaient occupées à leurs travaux, et me présenta en ces termes:

— Voici un monsieur qui vient du Canada et qui parle le français comme nous. Y comprenez-vous quelque chose, vous autres? Pour moi, je n'y comprends rien.

Ces dames me regardèrent d'un petit air malin qui voulait dire clairement: "Oh oui! nous comprenons bien cette histoire-là!" Elles étaient convaincues, j'en suis persuadé, qu'elles avaient affaire à un monsieur, non pas du Canada, mais de Marseille!

Mais peu importe, au fond, ce que les autres pensent du français des Canadiens. L'important, c'est que nous ne venions pas à partager nous-mêmes leur mauvaise opinion du langage que nous parlons.

Si nous tombions dans le mépris de notre langue, nous cesserions de l'aimer, nous cesserions de la défendre et nous finirions par l'abandonner. Ce serait le commencement de la fin, et notre absorption, notre disparition dans le gouffre du *grand tout* anglo-américain suivrait bientôt. Gardons-nous donc, tout en travaillant sans cesse à épurer notre langage, de donner le moindre crédit à la thèse qui veut que nous parlions un jargon méprisable.

Il faut déplorer, selon moi, la rage dédaigneuse que certains des nôtres, sous prétexte de corriger diverses fautes que nous commettons, déploient contre ce qu'ils appellent le *canayen*.